

seil de défense ne sont pas très-rassurés. Il paraît qu'ils ont ou vent qu'une trahison se tramait dans la ville.

— Une trahison !

— Mon Dieu, oui, il ne s'agit de rien moins, à ce que l'on dit, que de livrer cette nuit même une des portes de la ville aux troupes du comte.

— Diable ! mais est-ce sérieux cela, capitaine ?

— Très-sérieux. On ajoute même que la porte qui sera livrée est justement celle-ci, où vous êtes de garde.

— Ah ! ça, mais dites donc, capitaine, ne plaisantons pas ; savez-vous que c'est très-désagréable tout cela pour moi.

— Dame ! que voulez-vous, mon cher comte, ce n'est pas de ma faute.

— Certainement, mais les imbéciles auraient bien pu choisir une autre porte, moi qui justement...

— Vous qui justement, quoi ?

— Rien, rien... c'est une idée qui me passait.

— Ah ! c'est différent, fit le capitaine de son air goguenard.

— Qu'est-ce que le comte du Luc a à voir dans tout cela ?

— Lui, c'est autre chose. Le duc de La Force a donné l'ordre à nos enseignes, de sortir de la ville justement par la porte de Saint-Antonin et de s'embusquer aux environs. Et, comme le comte du Luc est notre colonel, je le cherche.

— Ah ! bon !... bon ! très-bien, je commence à comprendre ! eh bien ! mon cher capitaine, je vous souhaite de le trouver, car moi je ne sais pas où il est.

— Quoique le renseignement ne soit pas des meilleurs, je vous remercie tout de même, monsieur de Lérans.

— Il n'y a pas de quoi.

— Au revoir et bonne garde !

— Et vous bonne expedition, mon cher capitaine.

— Allons ! en route ! vous autres.

Et il s'éloigna.

Lorsque le capitaine approcha de l'endroit où se tenait l'inconnu, celui-ci se leva et marcha vivement à sa rencontre.

— Ah ! c'est vous, Olivier, lui dit le capitaine de son air narquois et sans autrement s'émouvoir.

— Oui, c'est moi, mon ami, pour certaines raisons que je vous expliquerai plus tard, je tiens à rester ici cette nuit, veuillez donc, je vous prie, prendre le commandement de nos enseignes.

Le capitaine le saisit par le bras et l'obligeant à reculer jusque dans l'embrasure même de la muraille, il se pencha vers lui, et pour ainsi dire sa bouche sur son oreille :

— Écoutez-moi bien, lui dit-il rapidement. Tout est découvert ; vous avez été trahi par ce misérable Claude Aubryot, votre nom seul est ignoré, soyez prudent et je réponds de tout.

— S'il en est ainsi, je n'ai plus qu'à mourir ! dit le comte avec un geste de désespoir.

— Vous aurez toujours le temps d'en arriver là, croyez-moi, répondit le capitaine toujours railleur.

— Oh ! mon ami, si vous saviez...

— Je sais tout ! dit brusquement le capitaine, ne prenez-vous donc pour une oie ? maintenant, au revoir ; songez que nous jouons notre dernière partie et qu'il faut la gagner.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien du tout, je cause avec moi-même, vous savez que c'est mon habitude. Resterez-vous ici ?

— Oui, quoi qu'il arrive, je n'en bougerai pas.

— Très-bien, je ne demande pas mieux. De cette façon, il me sera facile de nous rencontrer.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien du tout, rien du tout, je m'entends, c'est le principal. Allons, bonne chance ! Quand je vous dis que tout est pour le mieux, vous savez bien que je ne mens jamais.

Là-dessus, le capitaine laissa le comte tout défermé, et rejoignit sa petite troupe.

Cependant le comte parvint à remettre un peu d'ordre dans ses esprits si fortement troublés par la révélation imprévue du capitaine ; il s'effaça de plus en plus dans l'embrasure du orneau, résolu à suivre le conseil que son ami lui avait donné et à n'intervenir qu'à bon escient.

D'ailleurs, ce qui se passait lui donnait fort à réfléchir.

Ordinairement la porte Saint-Antonin, devant laquelle il n'y avait aucune attaque de l'armée royale, n'était surveillée que par un simple corps de garde qui, à la vérité, était relié aux autres postes par un cordon de sentinelles et pouvait, le cas l'exigeant, être décuplé en quelques minutes ; cette fois, il était surveillé par quatre compagnies du régiment d'Orval, auxquelles venaient incessamment se joindre d'autres enseignes, de sorte que bientôt ce point fut le plus solidement occupé de toute la place ; de plus, l'aventurier l'avait dit au comte, son détachement était sorti de la ville et s'était embusqué de façon à en surveiller les approches.

Le capitaine avait donc dit la vérité : la trahison était soupçonnée, sinon connue dans tous ses détails ; les membres du conseil de défense avaient habilement pris leurs précautions pour éviter que cette trahison ne réussît.

Là-dedans après neuf heures venait de sonner au moment où plusieurs personnes apparurent sur le rempart et se dirigèrent vers le poste occupé par M. le comte de Lérans.

Lorsque ces personnes se furent assez approchées pour que le comte pût les distinguer, sans les reconnaître cependant, il vit que c'étaient des femmes.

Elles étaient quatre, soigneusement emmitouffées dans leurs coiffes et leurs mantes, précautions parfaitement autorisées par le temps effroyable qu'il faisait.

Le comte de Lérans qui sans doute attendait impatiemment cette visite, s'élança vivement au devant des dames qu'il salua avec les marques du plus profond respect.

Olivier tressaillit, mais il demeura immobile à sa place et prêta attentivement l'oreille.

— Mon cher comte, dit une dame dont Olivier ne reconnut pas la voix, et qui était la duchesse de Rohan, vos exigences sont réellement impardonnables ; vous nous faites commettre une folie. Est-ce un temps convenable, beau damoiseau, pour exiger que des dames se dérangent pour venir vous aider à supporter les ennuis de votre garde ?

— Madame la duchesse, répondit le jeune homme, je suis au désespoir de ce qui arrive, mais si vous connaissiez la force de mon amour, vous êtes si bonne que, j'en suis convaincu, vous me pardonneriez.

— Oui, et nous vous plaindrions, n'est-ce pas, monsieur le comte. Qu'en penses-tu, Jeanne, ma mignonne ?

— Ne soyez pas si mauvaise pour le pauvre jeune homme, ma chère Marie, dit la voix suave et mélodieuse de la comtesse ; l'amour, vous le savez, est un tyran qui commande en maître.

En entendant ces mots qui étaient écrits textuellement dans la lettre qu'il portait sur sa poitrine le comte du Luc sentit une sueur froide inonder ses tempes.

— Oh ! murmura-t-il.

— Jeanne, répondit la duchesse, en menaçant par un geste